

Dieu vous bénisse!

CONTE IRLANDAIS.

Par une belle soirée du mois de décembre, l'honnête paysan Billy sortait de la maison de son maître et s'en allait rejoindre sa femme et ses enfants dans sa modeste cabane. Le ciel était pur, le froid très vif, et Billy, qui par malheur avait un goât un peu trop prononcé pour le feu-de-vie irlandaise, se disait en courant dans la neige, en sautant et en frottant ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer. — Ah! que n'ai-je dans ce moment un bon flacon d'eau-de-vie! pas même un flacon, un seul verre! je le boirais avec tant de joie! — Ton goùt est exaucé, lui dit un même instant un petit homme haut d'un pied au plus, la tête couverte d'un chapeau à trois cornes, le corps revêtu d'un habit galonné et portant sur ses épaules de larges boucles d'argent. Cet homme tenait à la main une coupe presque aussi grande que lui, et pleine jusqu'au bord du meilleur whiskey irlandais. C'était un de ces êtres merveilleux qui habitent les collines, les montagnes de l'Irlande, et qui sont doués, dans leur petite taille, d'une force surnaturelle et d'une puissance magique. — Eh bien! à ta santé, lui dit Billy, qui connaissait trop les contes populaires de son pays pour être effrayé de cette apparition. — En disant ces mots, il prit la coupe et la vida d'un trait. — C'est bien, répondit le petit étranger; mais ne t'imagines pas que tu vas me tromper comme tu trompes parfois les cabareters du canton. Tire ta bourse et paie-moi. — Que dis-tu? payer! Je n'ai pas un penny dans ma poche. Et ne vois-tu pas que si je voulais, je pourrais t'écraser sous mes pieds comme un gland de chêne! — Billy! lui dit l'autre, tu sais que je ne suis point un de ces êtres si faciles à dompter, et maintenant que tu as bu mon whiskey, et que tu ne peux me payer, te voilà condamné à me servir pendant sept ans et un jour. — Allerte! résigne-toi et n'essaie pas de me résister. Cette fois, Billy regretta encore amèrement de s'être de nouveau abandonné à son fatal penchant pour le boisson. Mais les sages réflexions lui venaient trop tard; il connaissait la puissance du nain mystérieux, et pensa que ce qu'il y avait de plus sage était d'obéir. — Retourne maintenant dans ta demeure, lui dit son nouveau maître et trouve-toi demain soir près de Fortfield. Si tu n'as rien de mieux que ça, j'arriverai malheur, et si tu me sers fidèlement, je saurai te récompenser. Le lendemain Billy se trouvait au lieu indiqué. Le nain le salua d'un air satisfait de son obéissance, et lui dit: — Tu vas préparer deux chevaux, car nous avons une longue route à faire, et je sais que tu n'aimas pas à marcher à pied. — C'est bel et bon, répondit Billy; mais où trouver des chevaux dans cette plaine déserte? — Point de questions! dit le nain d'un ton sévère. Va au bord de l'étang et rapporte-moi deux des plus grands roseaux que tu y trouveras. Le paysan obéit. — Enfourche un de ces roseaux, ajouta le nain, et partons. — Quelle drôle d'idée! s'écria Billy. Votre seigneurie veut rire; il n'y a que les enfants qui puissent prendre des roseaux pour des couronniers. — Toujours la même envie de parler! s'écria l'esprit merveilleux d'un ton moité riant et moité courroucé. Je te dis que tu dois enfourcher ce roseau et me suivre. Le paysan se résigna. A un même instant le nain prononça trois ou quatre paroles inintelligibles, et voilà que les roseaux se changèrent en deux et puissants chevaux qui se mirent en mouvement. Par malheur, Billy avait pris le jonc de l'étang du côté qui portait encore quelques feuilles, et il se trouva assis à reculons sur son coursier magique, et forcé de le saisir par la queue pour pouvoir se tenir d'aplomb sur ses flancs. Après avoir couru au grand galop pendant quelques heures, ils arrivèrent devant une large maison où le nain s'arrêta. — Mets pied à terre, dit-il au paysan, et tâche de régler ta conduite sur la mienne. Tu n'as l'air passemblément étourdi depuis que je t'ai vu prendre ton cheval par la queue. Billy s'exousa de son mieux sur le peu d'hésitation qu'il avait de manier de tels chevaux. Tous deux s'écroulèrent à la porte de la maison, qui s'ouvrit sans crier par un pouvoir magique. Ils entrèrent dans une cave très bien

garnie, où Billy eut la joie de boire tout à son aise, ce qui embellit considérablement à ses yeux cette course extraordinaire. — Je vous suivrai, dit-il, mon noble maître, tant que vous voudrez, s'il s'agit toujours de faire de pareilles expéditions. — Tu n'as point de conditions à m'imposer, lui dit le nain, marche. Et, le faisant passer par le trou de la serrure, il le ramena devant la porte où ils trouvèrent leurs chevaux. — Demain au soir, reprit le nain en quittant son serviteur, j'attends avec trois chevaux, car nous aurons une personne de plus à conduire. Le lendemain, Billy, alléché par les plaisirs de la veille, était à son poste avec trois roseaux, les plus forts qu'il eût pu trouver au bord de l'étang. — Nous allons, lui dit son maître, dans le comté de Limerick. Demain, j'aurai atteint ma millemième année. — Mille ans! s'écria Billy; que Dieu me soit en aide! — Ne prononce plus de tels mots, lui dit son maître avec violence, si tu ne veux pas me perdre. Demain je serai âgé de mille ans, et je pense qu'il est temps de me marier. — C'est ce que je pense aussi, répondit humblement Billy, si tel est le von de sa seigneurie. — Dans la maison où je te mène, il y a une jolie jeune fille, Brigitte Rooney, qui va épouser Darby Ryley, et comme cette fille me plaît, je veux l'enlever à son fiancé. — Mais qu'en dira Darby? demanda le paysan. — Point de questions, encore une fois! dit le nain irritable; je ne t'ai pas pris à mon service pour faire des commentaires. Tous deux entrèrent, par le trou de la serrure, dans la maison où l'on célébrait la nocce, et s'assirent sur les poutres de la salle du festin. Les deux familles étaient réunies avec leurs parents, leurs amis, leurs valets et plusieurs musiciens. Au milieu de l'assemblée, on voyait le prêtre debout à côté de la charmante Brigitte, parée de sa plus belle robe et de ses plus beaux rubans. La table était servie, les convives prenaient place; tout à coup Brigitte s'éleva, et tous les hôtes, distraits par la vue du banquet, oublièrent de lui dire selon l'usage: — Dieu vous bénisse! — Ah! murmura le nain d'un air joyeux, je la tiens à demi. Si elle étendue encore deux fois sans qu'on lui adresse cette parole de bénédiction, elle est à moi en dépit du prêtre et du fiancé. Brigitte éternua de nouveau, et on commet envers elle le méoubli. Les yeux du petit homme étincelaient, son visage se couvrit d'une rougeur de pourpre, ses membres frissonnèrent de bonheur. Cependant Billy, assis sur sa poutre, faisait de sérieuses réflexions, et se disait que c'était grand dommage qu'une si belle fille devint la victime d'un nain maudit qui ce jour-là touchait sa millemième année. La fiancée éternua une troisième fois; personne ne songe à lui dire les mots que le nain redoutait. Déjà le petit homme, ivre de son triomphe, s'apprêtait à saisir sa proie, lorsque soudain le brave paysan Billy s'éleva d'une voix retentissante: — Dieu vous bénisse! Au même instant, le nain se précipita dans la salle et disparut. Billy tomba au milieu des convives, et raconte tout ce qui s'était passé; les deux familles, terrifiées du danger auquel elles venaient d'être exposées, le remercièrent avec effusion du service éminent qu'il leur avait rendu. Il eut l'honneur de s'asseoir à côté de la fiancée, de danser avec elle. On lui servit le meilleur ale, le whiskey le plus pur; et quand il s'en alla, on lui donna une bonne besace pleine de jambons et de bonnes bouteilles. Si Billy venait de plus sage, c'est ce que l'histoire ne dit pas; mais il se promit bien de ne jamais entendre une personne éternuer sans lui crier de toutes ses forces: — Dieu vous bénisse!

LE JONGLEUR

DE NOTRE-DAME. (CONTE) M. Anatole France vient de se servir d'un auteur dramatique par la production dans un salon parisien, d'un acte dramatique, quelque brillant qu'il soit, ne peut pas faire oublier une œuvre comique renouvelée d'ailleurs du conteur. Voici un page qui parle d'elle-même: Au temps du roi Louis, il y avait en France un pauvre jongleur, natif de Compiègne, nommé Barnabé, qui allait par les villes, faisant des tours de force et d'adresse. Les jours de foire, il étendait sur la place publique un vieux tapis tout usé, et, après avoir attiré les enfants et les badauds par des propos plaisants qu'il tenait d'un très vieux jongleur et auxquels il ne changeait jamais rien, il prenait des attitudes qui n'étaient pas naturelles et il mettait une assiette d'étain en équilibre sur son nez. La foule le regardait d'abord avec indifférence. Mais quand, se tenant sur les mains la tête en bas, il jetait en l'air et rattrapait avec ses pieds six boules de cuivre qui brillaient au soleil, ou quand, se renversant jusqu'à ce que sa nuque touchât ses talons, il donnait à son corps la forme d'une roue parfaite et jonglait, dans cette posture, avec douze douze douze, un murmure d'admiration s'élevait dans l'assistance et les pièces de monnaie pleuvaient sur le tapis. Pourtant, comme la plupart de ceux qui vivent de leurs talents, Barnabé de Compiègne avait grand-peine à vivre. Gageant son pain à la sueur de son front, il portait plus que sa part des misères attachées à la faute d'Adam, notre père. Encore, ne pouvait-il travailler autant qu'il aurait voulu. Pour montrer son beau savoir, comme aux arbres pour donner des fleurs et des fruits, il lui fallait la chaleur du soleil et la lumière du jour. Dans l'hiver, il n'avait plus qu'un arbre dépoilé de ses feuilles et quasi mort. La terre gelée était dure au jongleur. Et comme la cigale dit dans le froid de la femme humiliée et la vierge exaltée. On admirait encore dans ce livre le Puits des eaux vives, la Fontaine, le Lia, la Lune, le Soleil et le Jardin clos dont il est parlé dans le cantique, la Porte du Ciel et la Cité de Dieu, et c'étaient là des images de la Vierge. Le frère Marbode était semblablement un des plus tendres enfants de Marie. Il taillait sans cesse des images de pierre, en sorte qu'il avait la barbe, les sourcils et les cheveux blancs de poussière, et que ses yeux étaient perpétuellement gonflés et larmoyants; mais il était plein de force et de joie dans un âge avancé et, visible- ment, la Reine du paradis protégée la vieillesse de son enfant. Marbode la représentait assise dans une chaire, le front ceint d'un nimbe à orbe perché. Et il avait soin que les plus de la robe couvrirent les pieds de celle dont le prophète a dit: «Ma bien-aimée est comme un jardin clos.» Parfois aussi il la figurait sous les traits d'un enfant plein de grâce, et elle semblait dire: «Seigneur, vous êtes mon Seigneur!» Dix de entre matriu mea; Deus meus et tu. (Psalm. 21, 11.) Il y avait aussi, dans le convent, des poètes, qui composaient, en latin, des proses et des hymnes en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie, et même il s'y trouvait un Picard qui mettait les miracles de Notre-Dame en langue vulgaire et en vers rimés. Voyant un tel concours de louanges et une si belle moisson d'œuvres, Barnabé se lamentait de son ignorance et de sa simplicité. — Hélas, soupirait-il en se promenant seul dans le petit jardin sans ombre du convent, je suis bien malheureux de ne pouvoir, comme mes frères, louer dignement la sainte Mère de Dieu à laquelle j'ai voué la tendresse de mon cœur. Hélas! hélas! je suis un homme rude et sans art, et je n'ai pour votre service madame la Vierge, ni sermons élégants, ni traités bien divisés selon les règles, ni fines peintures, ni statues exactement taillées, ni vers comptés par pieds et marchant en mesure. Je n'ai rien, hélas! Il gémait de la sorte et s'abandonnait à la tristesse. Un soir que les moines se récréaient en conversant, il entendit l'un d'eux conter l'histoire d'un religieux qui ne savait réciter autre chose qu' Ave Maria. Ce religieux était méprié par son igno- rance; mais, étant mort, il lui sortit de la bouche cinq roses en l'honneur des cinq lettres du nom

de Marie, et sa sainteté fut ainsi manifestée. En écoutant ce récit, Barnabé admira une fois de plus la bonté de la Vierge; mais il ne fut pas consolé par l'exemple de ce mort bienheureux, car son cœur était plein de zèle et il voulait servir la gloire de sa dame qui est aux cieux. Il en cherchait le moyen sans pouvoir le trouver et il s'affligeait chaque jour d'avantage, quand un matin, s'étant réveillé tout joyeux, il courut à la chapelle et y demeura seul pendant plus d'une heure. Il y retourna l'après-dîner. Et, à compter de ce moment, allait chaque jour dans cette chapelle, à l'heure où elle était déserte, et il y passait une grande partie du temps que les autres moines consacraient aux arts libéraux et aux arts mécaniques. Il n'était plus triste et il ne gémait plus. Une conduite si singulière éveilla la curiosité des moines. On se demanda, dans la communauté, pourquoi le frère Barnabé faisait des retraites si fréquentes. Le prieur, dont le devoir est de ne rien ignorer de la conduite de ses religieux, résolut d'observer Barnabé pendant ses solitudes. Un jour donc que celui-ci était renfermé, comme à son ordinaire, dans la chapelle, dom prieur vint, accompagné de deux anciens du convent, observer, à travers les fentes de la porte, ce qui se passait à l'intérieur. Ils virent Barnabé qui, devant l'autel de la sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi son talent et son savoir au service de la sainte Vierge, les deux anciens criaient au sacrilège. Le prieur savait que Barnabé avait l'âme innocente; mais il le croyait tombé en démence. Ils s'apprêtaient tout trois à le tirer violemment de la Chapelle, quand il vint la sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégoutait du front de son jongleur. Alors le prieur, se prosternant le visage contre la dalle, récita ces paroles: Heureux les simples, car ils verront Dieu! — Amen! répondirent les anciens en baissant la terre. Le BERN A travers l'histoire. [Suite.] Le vieux grand-père ne savait pas être si bon prophète, et de quel noble orgueil n'eût-il senti envahir son cœur si eût pu prévoir que la couronne de France devait ceindre un jour cette tête, pour laquelle au moment de sa naissance, rien ne pouvait faire prévoir un pareil honneur. Suspendant un moment le résumé de l'histoire de Béarn, voyons quelle était la situation politique des trois anciennes provinces qui, avec le Béarn, ont contribué à former le département des Basses-Pyrénées. Nous trottons, d'abord, les «Vascons» ou «Basques», réfugiés dans leurs montagnes, ou, selon une fière tradition, ils n'ont eu jamais d'autre maître que leur parole. Ils lutent avant-gagement, et finalement ont soumis par Louis-le-Débonnaire, et englobés dans le duché de Gascogne. La Soule est érigée en vicomté, au XIe siècle, Gaston de Béarn s'en empare et lui donne le surnom de Morlaas. Au XIIIe siècle, le vicomte de Soule cède sa vicomté à Edouard d'Angleterre, et des capitaines-châtelains de Mauléon, administrèrent pour le roi d'Angleterre. A cette époque, le comte de Foix, fidèle allié du roi de France, chasse les Anglais de la Soule, et reprend possession de cette vicomté en vertu d'une donation faite à un de ses prédécesseurs par Philippe VI. Le comte de Licharre qui administrait la justice en Soule, résistait de la Sénéchaussée de Landes en Gascogne. Rattachée au Parlement de Bordeaux, elle est restituée par ordonnance royale, et remise dans le ressort du Parlement de Navarre. Le Labourd avait pour capitale Bayonne ou Laperdup. Tour à tour citée Romaine, capitale d'un vicomté, Bayonne est, à diverses époques, prise et occu- pée, et toujours, grâce à son commerce qui s'accroît de l'importance de son port, elle renait brillamment de ses cendres. Elle dépend du duché d'Aquitaine, jusqu'au jour où, par le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri Plantagenêt, elle passe sous la domination des Anglais. Bayonne devient leur principal boulevard; elle jouit, pendant une occupation de trois cents ans, d'une prospérité considérable, et de privilèges qui firent sa force, en lui assurant une administration locale des mieux organisées. Duclos et Gascon de Foix s'em-

perèrent de Bayonne, et le rendirent à Charles VII, devenu empereur du royaume. A partir de ce moment, son histoire se confond avec celle de la France, qui s'honore des éminents services de tant d'hommes illustres et utiles, enfants de Bayonne, dont le patriotisme, le talent et l'intrépidité demeurèrent toujours comme l'une des parts les plus précieuses du glorieux patrimoine national. Quant à la Navarre, nous l'avons vue, éclairée par des con- voisites du Béarn, de l'Espagne et de la France, devenir le partage de princes, dont la destinée est certainement l'une des plus étonnantes surprises de notre histoire nationale. Henri II, vicomte de Béarn, roi de Navarre, mourut à Hagetmau. Son gendre, Antoine de Bourbon succomba aux suites d'une blessure reçue au siège de Rouen. Jeanne d'Albret régna seule, en attendant la majorité de son fils. Au milieu de difficultés sans nombre qu'elle ne craignit pas d'augmenter encore en ajoutant le catholicisme, et en imposant la religion nouvelle à son peuple, fermement attaché à la foi de ses pères, elle montre une énergie peu commune et une intelligence que beaucoup de princes lui enviaient. Les guerres de religion ensan- glantèrent tristement le Béarn et la Basse-Navarre. Terrible, au nom du roi de France, Montgommercy, au nom de la reine Jeanne, se disputèrent le pays et le couvrirent de ruines. Le siège d'Orthez en 1560, le sac de cette ville, la destruction de ses monuments, le massacre de ses habitants par les troupes de Mont- gommercy, le gât-apses, dans lequel, malgré la foi jurée, une partie de la noblesse béarnaise périt assassinée par ordre du lieutenant de la reine Jeanne, sont restés dans le souvenir de tous, comme une des pages les plus déplorables de cette douloureuse époque. La reine Jeanne interdisait l'exercice du culte catholique en Béarn, et faisait procéder à la saisie des biens ecclésiastiques. En 1572, elle mourut à Paris. Pendant ce temps, son fils Henri, né au château de Pau, nourri chez les époux Lesseaux, à Bihère, près Pau, élevé à Cour- raux, sur les bords du Gave, au milieu de jeunes Béarnais, dont il partage la rude existence, a grandi. Il est devenu le prince de Navarre. Marié à Marguerite, sœur du roi Charles IX, l'échappé miraculeusement à la nuit de la Saint-Barthélemy, que, a-t-on dit, les massacres béarnais avaient inspirés sous prétexte d'odieuses représailles, se met à la tête du parti protestant, et, avec ses fidèles Béarnais, entreprend l'œuvre merveilleuse de la conquête de la France. On sait le reste. Ce n'est pas sans une fierté bien légitime que les Béarnais saluent le prince vaillant, vrai cadet de Gascogne, portant le gousset vide, et le pourpoint troué, chevauchant à travers le pays, toujours jovial, gouailleur, intrépide, riant de tout, et ne doutant rien: ayant au suprême degré le triple talent, consacrant par la chanson populaire, réalisaient le problème, en apparence si irréalisable, de vaincre, avec une poignée de braves, les armées puissantes de la plus formidable coalition que l'histoire nous signale, et de laisser sur tous les points de la France, qu'il sillonne en tous sens, les souvenirs de son passage toujours vivants, dans l'esprit de populations que subjuguèrent, encore plus que ses armes, sa générosité, sa bonhomie narquoise et sa surprenante habileté! Il a confié la régence de ses Etats à sa sœur, la princesse Catherine. L'Edit de Nantes pacifie la France; Henri IV rétablit le culte catholique en Béarn, avec sa hiérarchie ecclésiastique, à la tête de laquelle il replace les évêques de Lescar et d'Oloron. Mais il n'oublie pas que la terre de Béarn est terre franche; il déclare que les souverainetés de Béarn et de Navarre demeureront indépendantes de la couronne de France, et continueront à jouir de leur autonomie. A sa mort, Louis XIII dut intervenir en Béarn: la main-llevée des biens ecclésiastiques ayant provoqué les protestations du Conseil Souverain de Béarn, en partie composé de membres appartenant à la religion réformée, le roi de France vint à Pau à la tête d'une nombreuse armée. Il réunît le Béarn à la France après avoir fondé la Chancellerie de Navarre dans le Conseil Souverain de Béarn, et de cette fusion créa le Parlement de Navarre. Les rois de France ajoutèrent à leur titre celui de roi de Navarre. Le Parlement de Navarre administra la justice conformément aux Fors du pays que chaque roi de France s'engagea à respecter scrupuleusement. L'amour de la liberté n'était pas éteint dans le cœur des Béarnais par l'édit d'union. S'inspirant des sentiments du peuple, le Parlement, la Noblesse et le Clergé ne cessèrent de lutter contre les empiétements de l'autorité royale. Les exigences des intendants royaux se butèrent constamment contre l'indépendance des magistrats, et, à plusieurs reprises, ceux-ci payèrent de la prison et de l'exil, l'énergie qu'ils mettaient à défendre les privilèges et les droits de la province. Quand vint la Révolution, le Béarn et la Navarre éprouvèrent une douloureuse surprise: ils sentaient que la transformation nouvelle de la Société Française ébranlait leur vieille constitution, et que les idées de centralisation qui pla-

naient sur les programmes des Etats Généraux, allaient porter une irrémédiable atteinte aux franchises et aux libertés, jusqu'à ce jour, vaillamment défendues par eux. Les Etats de Béarn mirent en délibéré la question de savoir s'ils enverraient des députés aux Etats Généraux. Ils voulaient résister, au nom d'un passé glorieux et d'intérêts qui ne se pouvaient prescrire. Devant le grand courant de renouveau qui emportait les vestiges de l'ancienne France, le bon sens séculaire des Béarnais se retrouva, et, considérant qu'il n'existe pas sous le ciel de plus beau titre que celui de Français, depuis que les trois bases de la Constitution nouvelle sont posées: la liberté, l'égalité des hommes, le respect de la propriété, ils offrirent leur tribut à la Patrie une Constitution antique qui leur est chère et qui rendait leur sort plus heureux que celui des autres provin-

ces. Le vieux Béarn ne vit plus que dans le souvenir pieux de ses fils, aussi fiers de revendiquer leur vieux titre de Béarnais que jaloux de se montrer de loyaux et de bons Français. J'ai fini. S'il y a eu des lecteurs qui ont eu le courage de me lire d'un bout à l'autre, je les remercie. Les Béarnais, et les Béarnais qui m'auront lu, verront qu'ils peuvent être fiers d'être les fils et petits fils de notre cher et incomparable Béarn. YAN DE LESCA. FIN. Le Maharadjah Jayatilzing. —CHEZ— Mme SARAH BERNHARDT. A l'époque où, parcourant le Nord de l'Inde anglaise, écrit René de Font-Jest, j'avais formé le projet de me rendre de Delhi à Lahore, on m'avait recommandé le souverain de la noble famille des Sicks, était particulièrement hospitalier aux Français, et où je vivrais sous un climat délicieux, dans un décor féérique, des merveilles de l'art et de l'architecture hindou. Je ne pus accomplir ce projet, mais grâce à M. Louis Girard, gouverneur des colonies et ancien gouverneur des établissements français de l'Inde, qui connaît en erudit et en artiste cette belle contrée, je viens de traverser la lacune de mes notes de voyage, en passant une heure avec le prince Jayatilzing, le maharadjah de Kapurthala, ou mieux le «Radjah Rajgan», le rajah des rajahs. Le prince d'est pas un étranger pour Paris, où il est déjà venu plusieurs fois et qui se trouve à toutes les capitales du monde, surtout lorsqu'il y séjourne en qualité, comme cela est, ou à sa suite ne se compose que d'un secrétaire et des serviteurs indispensables. Élegant et beau cavalier de vingt-cinq ans, avec des yeux superbes, un front intelligent, un sourire affable, des dents merveilleuses, il est en même temps un causeur charmant, un causeur en français, qui parle très correctement, ainsi qu'un certain nombre de ses sujets, dont le pengali et l'indoustani sont les idiomes nationaux. J'ai donc pu interroger le noble hindou indiscrètement et en obtenir tous les renseignements qui me sont nécessaires pour mener à bien, en collaboration avec MM. Duvert et Dubard, l'exécution de mon projet «l'Inde française» en 1900. Le prince a fait mieux encore que me renseigner, il m'a gracieusement invité à venir m'instruire chez lui, dans son palais de Kapurthala, où régnent en même temps que le grand luxe asiatique, tout le confort élégant parisien, où l'électricité rayonne, où la bicyclette est, dans les jardins, le mode préféré de locomotion de la famille, et où un joli enfant de six ans, le prince Tika, le fils aîné du maharadjah, vous accueille par un «bon jour, monsieur» en excellent français, et en vous tendant sa petite main. On sait comment le maharadjah vit à Paris: combien il y est été. Le prince et la princesse de Broglie viennent de lui rendre la récitation qu'il leur a faite l'hiver dernier à Kapurthala, et j'ai eu, moi, la bonne fortune de satisfaire un des vœux du prince et, en même temps, de combler de joie notre grande artiste! J'ai eu l'honneur de conduire le prince chez elle, mais je ne saurais raconter comme il le faudrait cette entrevue peu banale. Charmante comme toujours, Mme Sarah Bernhardt a fait instantanément la conquête du prince, qui lui a exprimé, avec une véritable poésie orientale, l'admiration qu'il a depuis longtemps pour son talent ainsi que pour sa personne. Puis, il est allé d'index, où l'impeccable comédienne rêve d'aller, et il en est résulté, de la part du maharadjah, une invitation à laquelle Mme Sarah Bernhardt, enthousiasmée, a promis de se rendre. L'hillette artiste ne jouera pas seulement dans les grandes villes: Colombo, Bombay, Pondichéry, Calcutta, mais aussi chez les rajahs, où, entre deux représentations, elle chassera le tigre, ainsi que le prince Jayatilzing le comprend dans le programme des fêtes qu'il veut lui donner. Ce sera la ure tournée sans exemple et d'un ordre tout nouveau, dont j'espère bien écrire le récit pour mes lecteurs, car j'ai promis au prince et à sa célèbre invitée d'être du voyage.

LES JOUETS.

Il y avait un certain soir, après une journée de pluie, tandis qu'il s'en allait, triste et courbé, portant son sac à dos, le jeune homme se trouva devant une boutique où il vit sur la route un moine qui suivait le même chemin, et le salua honnêtement. Comme ils marchaient du même pas, ils se mirent à échanger des propos. — Compagnon, dit le moine, d'où vient que vous êtes habillé tout de vert? Ne serait-ce point pour faire le personnage d'un fol dans quelque mystère? — Non point, mon père, répondit Barnabé. Tel que vous me voyez, je me nomme Barnabé, et je suis jongleur de mon état. Ce serait le plus bel état du monde si on y mangeait tous les jours. — Ami Barnabé, reprit le moine, prenez garde à ce que vous dites. Il n'y a pas de plus bel état que l'état monastique. On y célèbre les louanges de Dieu, de la Vierge et des saints, et la vie du religieux est un perpétuel cantique au seigneur. Barnabé répondit: — Mon Père, je confesse que j'ai parié comme un ignorant. Votre état ne se peut comparer